

De la peur de l'écriture à la prise de parole

Chantal Beauregard

Numéro 25, janvier–février 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauregard, C. (1983). De la peur de l'écriture à la prise de parole. *Liaison*, (25), 26–27.

• Pourquoi se dire?

De la peur de l'écriture à la prise de parole

par Chantal Beauregard

Une certaine crainte sous-tend l'acte de l'écriture: celle de se retrouver devant l'immensité d'un vide à combler, celle du découragement face à la poursuite d'un travail ardu et continu. Est-ce donc pour cela que l'on pouvait à peine compter sur les doigts d'une main, les participants(es) à la table ronde du 2 novembre dernier, dans le cadre de la semaine franco-ontarienne à l'université d'Ottawa?

Cette table-ronde soulevait la problématique suivante: *Pourquoi se dire?* Le thème n'est certainement pas nouveau puisqu'il suscite des réflexions depuis l'existence même de l'écriture. Cependant, cette question présente l'originalité d'être traitée par des auteurs(es), écrivains(es) et journalistes d'ici. En somme, voilà l'aspect de la question que madame Yolande Grisé, professeur au Département de lettres françaises de l'université d'Ottawa a tenté de faire ressortir des propos de chaque invité(e). De plus, chacun(e) d'entre eux(elles) tout en parlant tour à tour de sa relation spéciale avec l'écriture, a pu établir des liens avec son autre métier (il faut bien vivre) se rapportant dans la plupart des cas à un autre niveau de l'écriture.

Lors des exposés des invités(es), on a pu apprendre que Daniel Marchildon pratique une écriture dite thérapeutique dans le sens où elle lui permet de se situer et de reconnaître son vécu; que Danielle Martin a "la langue pendue de plus en plus" en tant qu'ontarioise; qu'une certaine chère Madeleine Vaillancourt d'Ottawa

ne voit pas la nécessité de l'écriture féministe car selon elle, la féminité se manifeste naturellement. Cela revient à passer outre cet enseignement de Simone de Beauvoir: "on ne naît pas femme, on le devient". Vive la belle élite culturelle d'Ottawa!

Quant à monsieur Pierre Billon, auteur de *L'enfant du cinquième nord*, il a souligné la fonction "récupératrice" de l'écriture car elle permet à l'écrivain(e) d'utiliser des expériences antérieures afin de tracer la trame de ses histoires. Dans cette perspective, chaque expérience contient une part d'éléments pouvant servir les intérêts ou, pour les plus polis(es), les intentions de l'écrivain(e).

Monsieur Adrien Thério, rédacteur des *Lettres québécoises*, a insisté sur le besoin social de l'écriture qui représente "un niveau de la communication qui rejoint plus d'auditeurs". Paul-François Sylvestre, président de la Société des écrivains, section Ottawa-Hull, s'est interrogé à voix haute sur l'acte de l'écriture. D'ailleurs il en a profité pour passer un message au nom de la Société.

Enfin, Denise Truax a lancé quelques diatribes, comme des bouffées d'air frais. La rédactrice de *Liaison* n'a pas badiné, proclamant la nécessité de l'écriture de parti pris, consciente que les conditions d'existence déterminent l'écriture. Ainsi pour Denise Truax, il y a urgence de se dire en tant qu'ontariois(e) car l'émergence d'une telle volonté est toute récente. Elle situe ce

De gauche à droite: Adrien Thério, Madeleine Vaillancourt, Denise Truax, Paul-François Sylvestre, Yolande Grisé, Pierre Billon, Danielle Martin et Daniel Marchildon. Photo Marc Gendron



mouvement de prise en charge de sa destinée collective depuis une dizaine d'années.

Heureusement qu'il existe quelques protagonistes, revendiquant un au-delà de l'écriture détente-ronron. Pourtant, ce que l'on a pu dénigrer lors de cette table-ronde concerne précisément l'absence d'une ligne commune dans les propos des invités(es). Bien sûr, chaque artiste a lancé des idées originales ou parfois communes. Mais il y avait trop à dire pour un public si

peu enthousiaste. De fait, les intervenants se sont principalement situés du côté d'Aquin, donc du côté d'une culture classique, tout à fait passiviste.

Quoi qu'il en soit, l'on aurait davantage apprécié de vives polémiques encouragées par des points de vue, disons plus "dynamiques". Personne n'est vraiment venu secouer les débats, comme si l'on vivait à l'époque des causeries de salon, ma chère!★

On ne peut pas ne pas avoir un événement franco-ontarien à l'Université d'Ottawa!

par Daniel Marchildon

Denise Chenier-Ferguson, directrice du Service d'animation communautaire à l'Université d'Ottawa me répond un peu machinalement: "En ce qui concerne le contenu de la semaine, je suis très satisfaite."

C'est le Service qu'elle dirige qui a organisé la semaine franco-ontarienne à l'Université, une série d'événements allant des conférences universitaires à une soirée folklorique. Le tout dans le but de promouvoir la présence ontarioise sur le campus et de donner l'occasion à la communauté franco-ontarienne universitaire et autre "de se dire comme Ontarois et Ontaroise" (le thème de cette année). C'est le bilan de la troisième édition de ce forum de la pensée et de l'expression de l'Ontario français que Denise dresse en face de moi.

"Beaucoup de choses jamais dites sont ressorties pendant la semaine", m'explique-t-elle. Elle me parle de la multiplicité des points de vues manifestés au cours des activités, de l'intérêt suscité chez certaines gens et divers médias. "Les spectacles à l'Agora (place publique au coeur de l'Université où le Théâtre d'la Corvée s'est produit, entre autres) ont attiré beaucoup de personnes." Toutefois elle souligne que ce genre de public s'arrêtait pendant 15 minutes et là continuait son chemin.

Quand je mentionne le faible taux de participation à plusieurs des autres activités présentées dans des lieux moins en évidence (tables rondes, projection de films, conférences), Denise soupire d'incompréhension. La publicité? Non, les principaux médias sur le campus et d'autres de l'extérieur ont diffusé le programme. L'apathie? Le Service éprouve souvent de la difficulté à faire déplacer les gens pour ses activités.

Denise concède cependant que certains

événements, le vernissage par exemple, ont manqué d'organisation, faute de temps. Tous les contacts possibles n'ont pu être faits. Elle soulève aussi le manque de coopération de la part de certains groupes comme un autre problème.

Le succès de la semaine a surtout mis sur le concours de diverses personnes. "Le comité de planification de la semaine comprenait des représentants étudiants, des professeurs, des gens de théâtre...", indique Denise d'un geste des mains. Les organisateurs ont voulu consulter et intéresser une variété de personnes. La réussite de ces deux démarches reste discutable, ou du moins pas totale. D'après Denise, parmi ceux en assistance aux événements, 75% auraient été des étudiant(e)s.

Sur la possibilité, face aux résultats de cette année, d'une reprise l'an prochain: "On ne peut pas ne pas avoir un événement à caractère ontariois à l'Université d'Ottawa", m'affirme Denise. Toutefois, "l'organisation va peut-être changer". Elle reconnaît "la nécessité de reformulation" en ce qui a trait à la planification et au déroulement de la semaine.

Les mobiles de cette reformulation seront-ils suggérés dans le rapport d'évaluation de la semaine qu'une étudiante sous contrat a préparé? Pourrait-on voir une meilleure promotion d'événements futurs? Un échelonnement sur toute l'année des activités franco-ontariennes sur ce campus plutôt que leur concentration dans une semaine saturée? Une augmentation ou une réduction du budget de la semaine? Autant de questions que seulement le prochain essai d'animation ontarioise à l'Université d'Ottawa pourra répondre.★